

Sous la direction de
Olivier LE COUR GRANDMAISON

FAUT-IL AVOIR LA HAINE ?

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc)
CANADA H2Y 1K9

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

LA HAINE DITE INTERETHNIQUE : L'EXEMPLE RWANDAIS

Jean-Pierre CHRÉTIEN

Introduction en forme de question

Les Rwandais constituent un peuple, une culture un État vieux de plusieurs siècles. Comment des gens aussi intégrés au sein d'une vie commune en arrivent à se détester à ce point ? Et avec une telle cruauté, répétitive et donc significative. On sait que les armes de mort privilégiées en avril-juin 1994 ont été la machette et le gourdin clouté, alors qu'il y avait suffisamment de kalachnikov, qui ont servi seulement à rabattre ce gibier humain. Les témoignages d'atrocité existent hélas à satiété. Le Père Bugingo, un prêtre rwandais rescapé, racontait lors d'une réunion tenue à Rennes le 21 octobre 1994, comment, à Nyundo (une paroisse du nord-est du pays), il avait vu un bébé décapité sous les yeux de sa mère : " tu peux le nourrir maintenant ", ironisaient les tueurs. Un autre témoin nous a expliqué comment une femme hutu de Kibuye avait vu tuer son mari tutsi et ses enfants, y compris, plus tard, un bébé qu'elle avait enfanté, car selon la règle patrilinéaire ils étaient de " l'ethnie " maudite de leur père, et comment ensuite elle avait été emmenée par sa famille dans les camps du Zaïre, c'est-à-dire avec les bourreaux de ses proches les plus chers : " Faire délibérément souffrir "1.

Ces situations ne correspondent absolument pas au cliché naturaliste des " atavismes tribaux " ou de la " sauvagerie ancestrale ". Ce qui ne signifie pas l'absence de haine. Les relations de voisinage n'étaient pas exemptes de méfiance ni de haine, comme l'atteste l'onomastique², mais sans jamais atteindre ce degré d'horreur systématique. Il faut donc analyser la situation contemporaine dans laquelle se déploient ces conduites extrêmes.

Les ressorts d'une propagande

Les tueries du Rwanda sont précédées, accompagnées et suivies de justifications idéologiques particulièrement significatives.

Une idéologie socio-raciale

Il s'agit d'un " ethnisme social " moderne invoquant le fait que le " peuple majoritaire " hutu (démocratie et autochtonie se chevauchant dans

l'argumentaire) aurait remplacé la " minorité féodale " tutsi depuis 1961. Mais ce " 1789 africain ", loin de déboucher sur une suppression des statuts héréditaires, les a confortés : cartes d'identité avec mentions ethniques et fichage généralisé permettant de calculer les " indices de disparité " dans les quotas appliqués pour les recrutements. " L'ethnisme " est là. Il ne s'agit pas simplement d'une " oppression ethnique " ³, mais d'une priorité absolue mise sur l'identité dite ethnique, essentialisée et exclusive. On assiste à une globalisation monstrueuse où toute la vie sociale se trouve réduite à l'antagonisme hutu-tutsi, impliquant une responsabilité collective. Le génocide est l'issue de cette tendance si elle est poussée à son extrême.

La série des événements qui rythment dramatiquement l'histoire de la région entre 1959 et les années 1990 représente certes une succession d'enjeux politiques ⁴, mais dans la continuité d'une idéologie. De Kayibanda (le premier président de la République) à Bagosora (le principal cerveau du génocide), on peut suivre à la trace l'obsession du traitement racial des problèmes sociaux .

En 1959 Grégoire Kayibanda, leader de la révolution hutu parle de " restituer le pays à ses propriétaires, les Bahutu ". " Le Ruanda est le pays des Bahutu (Bantu) et de tous ceux, blancs ou noirs, tutsis, européens ou d'autres provenances, qui se débarrasseront des visées féodo-colonialistes ", proclame en mai 1960 le comité national du Parmehutu (le Parti du mouvement de l'émancipation des Bahutu), sinon les Tutsis sont invités à " retourner en Abyssinie ".

En juillet 1972, *Ingingo z'ingenzi mu mateka y'Urwanda* (" Principes directeurs de l'histoire du Rwanda "), une sorte de catéchisme du Parmehutu renchérit :

" La domination tutsi est à l'origine de tous les maux dont les Hutu ont souffert depuis la création du monde et elle est comparable à une termitière où grouille tout ce qu'il peut y avoir de cruautés dans l'humanité. "

En octobre 1995, le colonel Bagosora en exil provisoire à Yaoundé vitupère toujours :

" Les Tutsis n'ont jamais eu un pays propre pour faire un peuple. Ils sont et resteront des émigrés nilotiques naturalisés soit rwandais, burundais, zaïrois, ougandais, tanzaniens qui devraient plutôt privilégier une politique de coexistence pacifique avec les peuples qui les ont accueillis et modérer leur comportement à la fois orgueilleux et arrogant. "

On est en présence d'un fantôme tout à fait moderne de pureté raciale :

" ... Il y a des réalités auxquelles on ne peut échapper sauf quand on veut jouer de la dissimulation comme par exemple changer d'ethnie. Dès qu'on te découvre, tu es confus et tes frères n'hésitent pas à te traiter de chien... Tu peux appartenir à une ethnie sur les papiers, mais dans quelle veine puiseras-tu le sang de cette ethnie que tu prétends la tienne ? " (Murwanashyaka, organe du MRND, avril 1991).

L'identité fondamentale, essentielle, doit être " l'ethnie " :

" Redécouvrez votre ethnie... Vous êtes une ethnie importante du groupe bantou. La nation est artificielle, mais l'ethnie est naturelle... " (Kangura-magazine, 1992).

Dans cette perspective, ces identités ne peuvent être que meurtrières ⁵. Le conflit décrit par cette propagande est celui, radical, d'un camp contre l'autre, définis en termes de bien et de mal :

" La guerre que nous menons est celle des Batutsi qui s'attaquent aux Bahutu. Pour la gagner dans l'opinion et sur le terrain, que les uns aillent d'un côté, les autres d'un autre... Mais continuer de mélanger des choses qui ne se mélangent pas, cela ne nous mènera à rien " (Kangura, mars 1991).

Le " mode d'emploi " des tueries (leur cruauté spécifique) n'est pas précisé par les autorités selon José Kagabo ⁶. Ce n'est pas toujours si évident : dans un discours de novembre 1992 devenu tristement fameux, l'universitaire Léon Mugesera recommandait de ne pas laisser échapper les enfants et de jeter les cadavres à la rivière pour qu'ils rejoignent les Falasha en Éthiopie par la " voie exprès " du cours du Nil ! Vision étrangement prémonitoire ⁷.

Trente ans de propagande continue sur ce thème ne pouvaient rester sans effet : de l'école aux séances hebdomadaires " d'animation " rurale, elle était toujours présente. Pas d'autre discours, pas de culture critique permettant d'y échapper. L'opportunisme complaisant de l'Église catholique, qui régentait largement la vie culturelle, apportait une caution supplémentaire. On y reviendra.

En juin 1994, la journaliste Marie-France Cros, de la *Libre Belgique* évoquait de manière incisive ce qu'elle intitulait très bien " un racisme de bon aloi " :

" ... Seuls les Hutus sont de vrais Rwandais, les Tutsis étant censés venir d'Égypte... Pendant des années, les Européens — Belges en particulier, mais aussi Français — n'y ont rien trouvé à redire. Missionnaires, coopérants ou hommes politiques, ils ont pourtant connu la seconde guerre mondiale ou ont appris à l'école

que le fascisme et l'exclusion systématique menaient tout droit à la catastrophe que fut la Shoah pour les Juifs. Ils le savent si bien qu'aucun d'eux n'oserait décrire aujourd'hui les Juifs comme avarés, sales et le nez crochu, selon la caricature couramment utilisée avant la guerre. Nous avons cependant entendu souvent nos compatriotes — pas tous ! — liés au Rwanda expliquer benoîtement que " les Tutsis sont intelligents et fourbes tandis que les Hutus sont balourds mais gentils ", sous-entendant par là qu'il était normal que les premiers, dangereux, subissent une discrimination, afin de permettre aux seconds, demi-innocents, de s'épanouir... On s'est donc voilé les yeux, préférant croire que le général Habyarimana dirigeait "la Suisse de l'Afrique" .

Une histoire vindicte

L'histoire nationale se résumait essentiellement en une relecture " mémorielle " et univoque du passé : la " révolution sociale " de 1959 contre le " féodalisme tutsi ", avec les simplifications inhérentes à ce schéma manichéen qui est au coeur de la propagande génocidaire :

" Les Tutsis nous ont trouvés au Rwanda, ils nous ont opprimés et nous l'avons supporté. Mais maintenant que nous étions sortis du servage et qu'ils veulent réinstaurer la chicotte matinale, je pense qu'aucun Hutu ne pourra le supporter. La guerre que mène Gahutu est juste, C'est un combat pour la république. " (Kangura mai 1991, appel à " la solidarité des Hutu ").

En décembre 1993, ce même organe, à la fois extrémiste et officieux, publie en page de couverture un montage qui est tout un programme : la photo du président Kayibanda, le héros de la " révolution " et une immense machette symbolisant la capacité du peuple de " se réveiller ". Cette grille de lecture ethno- raciale fut aussi mise en musique, notamment dans les chansons de Simon Bikindi⁸ qui récupérait à l'usage populaire des éléments savants de l'historiographie éditée vingt ans plus tôt par l'abbé Alexis Kagame en les trafiquant pour montrer l'éternel asservissement des Hutus par les seigneurs tutsis. Les récits d'origine sur les héros fondateurs Kigwa et Gihanga sont ressassés selon la version racialisée mise à l'honneur à l'époque coloniale qui a explicité ces légendes autour de l'identification personnalisée pseudo-traditionnelle des " ethnies ", sous les noms de Gahutu et Gatutsi⁹.

Cette propagande prenait donc appui sur des schémas intériorisés depuis la colonisation. Et les intellectuels qui les remettaient en cause se faisaient dénoncer, par exemple, toujours dans le numéro de novembre 1990 de *Kangura*, où les historiens universitaires étaient sommés de respecter le schéma racial de l'histoire du peuplement.

Cette idéologie devait sa virulence aux frustrations héritées de

l'époque coloniale et qui avaient profondément marqué les premières générations instruites : la supériorité de l'appartenance tutsi, déjà sensible sur le plan politique au XIXe siècle, avait été à la fois globalisée et légitimée " scientifiquement ". Le discours des " races " était ressassé, enseigné et appliqué de façon discriminatoire, arguments physiques, psychologiques, moraux et sociaux à l'appui :

En 1948 encore, trois ans après Nuremberg, un médecin belge pouvait écrire au lendemain d'un voyage dans ce territoire sous tutelle¹⁰ :

" Les Batutsis sont des Hamites, probablement d'origine sémitique... Ils sont élancés. Ils possèdent le nez droit, le front haut, les lèvres minces... Ils apparaissent distants, réservés, polis, fins. On devine en eux un fond de fourberie sous le couvert d'un certain raffinement.

Le reste de la population est bantoue. Ce sont les Bahutu, des nègres qui en possèdent toutes les caractéristiques : nez épaté, lèvres épaisses, front bas, crâne brachycéphale. Ils conservent un caractère d'enfant, à la fois timide et paresseux, et le plus souvent sont d'une saleté invétérée. C'est la classe des serfs " .

Même schéma racial la même année dans un bulletin destiné aux anciens élèves du Groupe scolaire d'Astrida, où était formée la crème de l'élite locale¹¹ :

" De race caucasique aussi bien que les Sémites et les Indo-Européens, les peuples hamitiques n'ont à l'origine rien de commun avec les nègres " .

Diabolisation de l'autre

La haine du Tutsi prend dans cette propagande des formes plus grossières, sur les plans physique et moral. " L'ennemi " est animalisé, transformé en serpent ou en cafard :

" Un cancrelat ne peut pas donner naissance à un papillon. Et c'est vrai. Un cancrelat donne naissance à un autre cancrelat. S'il y a quelqu'un pour le contester, celui-là n'est pas moi. L'histoire du Rwanda nous montre clairement qu'un Tutsi est demeuré identique à lui-même, qu'il n'a jamais changé. La malice, la méchanceté sont celles que nous connaissons dans l'histoire de notre pays. " (Kangura, mars 1993).

Donc les Hutus, menacés par le complot tutsi, doivent éradiquer ce danger :

“ Les Batutsis sont assoiffés de sang... Ils se sont servis de deux armes contre les Bahutus, l'argent, les femmes [d'où interdiction de mariages et d'affaires communes avec les Tutsis, selon ces “ commandements ”] ”. Les Bahutus doivent cesser d'avoir pitié des Batutsis [art. 8] pas de pitié... (Kangura “ Dix commandements du Hutu ”, décembre 1990).

“ Les inyenzi-inkotanyis sont une race de gens très mauvais. Je ne sais pas comment Dieu va nous aider à les exterminer... Continuons à les exterminer pour que nos petits-enfants n'entendent plus parler d'inkotanyi. ” (RTL, 2 juillet 1994)¹².

Cette sorte de prophylaxie sociale, la destruction des “ insectes ” fait écho à un langage connu, celui du nazisme, celui aussi du goulag. La vocation à disparaître était inscrite dans les gènes des Tutsis :

“ Les spécialistes de la génétique humaine nous disent que la faiblesse démographique des Tutsis [sic] est due au fait qu'ils ne se marient qu'entre eux... Cette façon de se rechercher peut les faire disparaître de la terre. Si cela arrivait (et ça arrivera), qu'ils ne s'en prennent à personne, ce sera par leur propre faute. Est-ce qu'on dira que ce sont les Hutus qui les ont découpés ? C'est ce qu'ils ont l'habitude de répandre partout, qu'ils sont peu nombreux parce que les Hutus les ont décimés à la machette... ” (Kangura, mars 1993).

La dénonciation du traître

La haine à l'égard des Hutus qui ne jouent pas le jeu raciste est aussi virulente. Ils sont traités de “ complices ”, *ibiyiso* :

“ L'ennemi est parmi nous, des partis traîtres considèrent les inkotanyi comme des frères ” (Murwanashyaka, 1992).

C'est sans doute pourquoi, de manière apparemment paradoxale, les tueries ont été particulièrement importantes dans les régions où les liens, sociaux ou familiaux, entre Tutsi et Hutu étaient les plus développés. Ce fut le cas au sud, à Butare, à partir du 19 avril, la préfecture censée abriter le plus “ d'ibiyiso ”.

La paranoïa de “ la trahison ” a pris une dimension mondiale avec le thème de “ l'empire tutsi ” censé être aidé par les “ traîtres ” belges (un amour déçu pour l'ancienne métropole qui avait soutenu la révolution de 1959) et aussi par les diaboliques Anglo-saxons. En avril 1994, dix Casques bleus belges ont été sauvagement massacrés à Kigali, en mars

1999 huit touristes américains ou anglais, soigneusement séparés des français, ont été victimes de miliciens hutus à Bwindi, au sud-ouest de l'Ouganda. Ce n'est pas un hasard.

Une culture sadique de la violence physique

Le sang et le sexe sont omniprésents, tant dans les massacres que dans la propagande qui les a préparés. Le stéréotype de la beauté tutsi, faite pour appeler le viol ou le déchiement sélectif, la drogue, la scatologie, la délinquance de toutes natures, sont affichées en dessins avant d'être mises en oeuvre durant le génocide¹³. Cette dérive suggère la présence au coeur de cette société d'un noeud de refoulement, sans doute lié à l'étouffement culturel et à l'ordre moral de cette République très chrétienne. Les anciennes pratiques de défoulement liées au culte initiatique du *kubandwa* ont été remplacées par les messes paroissiales, avec des résultats qui apparaissent aujourd'hui comme bien limités. La “ révolution sociale ” avait fait bon marché de toute la culture rwandaise, traitée de “ féodale ”, à tel point qu'un observateur belge a pu se demander si “ le passage à l'acte ultraviolent ne trouve pas une de ses motivations dans la difficulté à pratiquer l'art ” dans ce pays où tout avait été réduit au stade d'images d'Épinal¹⁴. Les uniformes de fête en cotonnades bariolées des miliciens *interahamwe* ont fait de ces jeunes gens des sortes de clowns sanglants.

Les tueries se sont effectuées au grand jour, publiquement, presque dans la liesse, avec chants et parures de feuilles de bananier. La recherche de la souffrance et la dérision visaient à faire des victimes des êtres déshumanisés. On retrouve l'ambiance décrite par Alain Corbin pour le massacre de Hautefoy, en France en août 1870 : la haine de l'aristocrate, assimilé par la rumeur aux complices des Prussiens, débouche sur le supplice d'un jeune noble durant des heures, un jour de marché¹⁵.

Une dernière remarque peut être faite. “ Aucun témoin de doit survivre ”¹⁶, tel était apparemment l'objectif de ces tueries, dont les responsables avaient préparé aussi la négation (comme dans tout génocide). Rony Brauman avait bien relevé dès la mi-avril 1994, qu'il n'y avait apparemment pas de blessés, mais seulement des morts dans les rues de Kigali. Mais paradoxalement, la volonté de cruauté, le fait de tuer à la machette et au gourdin clouté et non à coups de feu, ont produit des “ bavures ” positives, des blessés survivant sous les tas de cadavres, laissés inachevés, des gens barbouillés de sang qui ont joué au mort¹⁷.

Les vecteurs de la propagande

Les médias

La presse représente dans ce pays des tirages faibles, de quelques milliers d'exemplaires (un maximum de 10 000 pour le bimensuel *Kangura*). Mais l'écrit imprimé y garde une grande autorité et les lecteurs sont plus nombreux que les acheteurs, sans parler du succès des images même en milieu illettré. Il suffit que quelques numéros atteignent chaque commune pour que les dires de la presse extrémiste aient circulé comme une information officielle.

La radio exerce une influence beaucoup plus large. Le ton vivant "d'animation"¹⁸ ou de "nouvelles chaudes" (comme on disait sur la RTL), la présence d'une musique entraînante sont efficaces même auprès d'une population dispersée. Un habitant sur 13 possède un poste de radio en 1989 (1 pour 120 en 1970). Nous avons des témoignages sur l'écoute de la RTL dans les diverses régions du pays¹⁹. Durant le génocide, la RTL a littéralement fonctionné comme une radio interactive avec les miliciens des barrières, les encourageant ou faisant des reportages sur eux sur le mode de l'ardeur, voire de la plaisanterie.

Enfin la rumeur joue son rôle traditionnel, répercutant la radio, mêlant les nouvelles, les faux bruits, les peurs et les dénonciations (du genre "il y a des armes dans les églises"). La dialectique ancienne qui bâtissait les "traditions" à partir d'un lot de rumeurs et d'informations se transforme aujourd'hui en une articulation entre radio et rumeur. Ce génocide déconcentré dans la centaine de communes qui se partageaient le Rwanda s'inscrit dans une culture moderne en milieu rural.

Le rôle de l'administration et des cadres de la société

Innombrables sont les témoignages où on voit le bourgmestre, le directeur d'école, le commerçant du coin, le médecin, etc., c'est-à-dire les intellectuels locaux, organiser les rondes et les barrières de "l'autodéfense civile", s'agiter ostensiblement avec des feuilles de bananier ou marcher derrière les escouades de jeunes paysans qui "visitent" les demeures. Un rescapé de Bisesero (Kibuye), Israël Rwemarika, note²⁰ : "Quand les autorités ne venaient pas, les paysans ne venaient pas". Cela était patent dès octobre 1990 dans les massacres de Kibilira, dénoncés à l'époque par les ligues de Droits de l'homme rwandaises.

Et ce ne sont pas, et de loin, tous les paysans qui participent : plutôt des jeunes sans débouchés, des déplacés de guerre, notamment des gens venus du nord qui se sentaient proches du régime Habyarimana, des réfugiés burundais, mais la virulence de ces gens varie selon la position

des cadres locaux. Ce fait a été bien illustré par une étude des événements dans deux paroisses protestantes du centre du pays²¹. Ce qui se passe autour de la paroisse et du collège de Kibeho en mai 1994 d'après les témoignages précis recueillis par *African Rights* est très significatif. Nous les résumons²² :

Le 10 avril 1994, 10000 Tutsi terrorisés refluent vers l'église paroissiale, sous la protection du prêtre Pierre Ngoga. Une première attaque de miliciens, le mardi 12, est repoussée à coup de pierres, au prix de 200 morts. Mais le lendemain le sous-préfet Damien Biniga ramène un camion de soldats qui brisent la résistance de "l'ennemi" retranché dans l'église. Bourgmestre, techniciens médicaux et agricoles, directeur d'école technique, même un prêtre, l'ex-aumônier militaire Thaddée Rusingizandekwe (qui avait été un des "experts" des "apparitions" de la Vierge à Kibeho), tous se retrouvent le 14 avril à la tête des miliciens *interahamwe*, revêtus de feuilles de bananiers (parure d'une danse agricole traditionnelle et symbole de la "race paysanne bantoue", pour reprendre leur idéologie). Suit le scénario habituel du génocide rwandais : jets de grenades et tirs dans la foule, massacre à la machette et au gourdin. Les survivants seront brûlés vifs dans l'église le lendemain. L'abbé Ngoga, qui avait réussi à fuir, sera tué fin mai à Butare sur dénonciation de la Radio des mille collines qui le décrit comme un prêtre-maquillard.

Dans les écoles, l'extermination est aussi planifiée. Le 3 mai tous les élèves hutus quittent en bon ordre le groupe scolaire Marie Merci avec leur directeur, le Père Emmanuel Uwayezu. Les élèves tutsis, environ 90 garçons et filles, sont regroupés au collège, sous la "protection" de quelques gendarmes. Mais ceux-ci, après un ultime tri ethnique dans la nuit, introduisent les miliciens armés de machettes le 7 mai. 82 jeunes sont massacrés, en présence d'enseignants et de condisciples, après avoir en vain fait appel à l'aide de l'évêque de Gikongoro, Mgr Alois Misago, venu visiter les lieux.

On peut aussi se reporter au récit, déjà cité, du docteur Blam à Kibuye : le "médecin régional", également chef local du parti extrémiste CDR²³, fait exterminer les Tutsis au stade et pourchasse la famille de son collègue tutsi, cachée près de l'hôpital.

Pour comprendre l'attitude de groupes sociaux chez qui on aurait attendu des comportements de sagesse plus que des réflexes de pousser-au-crime, il faut faire intervenir deux ordres de réflexions.

On doit d'abord s'interroger sur la formation de ces élites, qui ont grandi dans un contexte d'extrême conformisme, marqué par la vulgate raciale et la morale chrétienne la plus conventionnelle. On a déjà relevé l'étouffement culturel d'une société qui ne tolère pratiquement aucune expression extra-étatique hormis celle de l'Église. La revue *Dialogue*,

fondée par des Pères Blancs en 1968, exerçait une sorte de magistère spirituel, intellectuel, moral et social sur ces élites. La ligne de cette revue a été très bien résumée par son principal responsable durant les années 1990, le Père Guy Theunis, dans un article publié dès 1987²⁴ : l'objectif de la revue, explique-t-il, n'est ni d'exhorter, ni de dénoncer, mais de souligner les aspects positifs, ce qu'il appelle " la confirmation par les signes ", le progrès de la société ne pouvant s'effectuer de manière " ni négative, ni destructrice ". Sans doute la contestation éventuelle est-elle obligée de se faire discrète sous les régimes autoritaires, mais le résultat est une littérature envahie par la langue de bois qui, vu sa couleur chrétienne, évoque irrésistiblement l'ambiance du Portugal salazariste. Cette ambiance paternaliste s'est révélée très peu propice à la résistance à un système totalitaire habilement accroché à l'Église.

D'autre part interviennent les intérêts. Il fallait détourner le malaise d'une masse pauvre sur un bouc émissaire. La révolution sociale avait favorisé la mise en place d'une bourgeoisie hutu qui entretenait la vindicte anti-tutsi auprès des masses. Ce trait évoque aussi les calculs de la bourgeoisie rurale française étudiée par Alain Corbin (cité plus haut) qui, dans le climat de crise de 1870, détourne les antagonismes sociaux vers le slogan du complot noble.

Le terrain d'une situation propice à l'adhésion

Sans tomber dans les facilités d'un déterminisme sociologique, où les " frustrations " expliqueraient n'importe quoi, le terrain de la crise politique et sociale des années 1990 ne peut être éludé.

La guerre civile depuis 1990

Le contexte était éminemment propice à la mise en branle de la peur et de la victimisation. Les camps de déplacés au nord de Kigali représentaient de véritables bouillons de culture de la haine. La comparaison avec les camps de réfugiés hutus burundais de Tanzanie dans les années 1980 (Mishamo, etc.), étudiés par Liisa Malkki²⁵, est éclairante. Les exilés se pensent en termes de peuple hutu élu, forgé dans les épreuves, à l'image de l'exil à Babylone, le passé est relu sur un mode pathétique : un mythique âge d'or hutu aurait été perturbé par une invasion tutsi venue de Somalie (écho de l'idéologie hamitique), le temps présent se réduit à cet antagonisme, les Tutsis étant des parasites dont il faut se méfier (et leurs femmes autant de Dalila). Le peuple hutu est une victime permanente. On retrouvera ces convictions dans les camps de réfugiés rwandais de Goma et de Bukavu en 1994-1996, où le génocide était nié, décrit comme une réaction naturelle de peur,

d'autodéfense, de colère paysanne après la mort du " père ", le tout incarné dans l'action du " gouvernement des sauveurs " ²⁶.

Donc la haine va de soi, elle répond à une logique de la " guerre " dont finalement les victimes sont responsables. Il n'y a d'ailleurs pas de victimes neutres. Dans ce contexte on comprend le mépris des organismes caritatifs (ambulances et hôpitaux peuvent être visés) et l'hostilité à " la justice ".

La bonne conscience

Le bulletin *Traits d'union. Rwanda*, réalisé pour les réfugiés hutus après 1994, constate bien l'état d'esprit dominant des groupes liés bon gré mal gré aux forces du génocide en exil²⁷.

" [Contrairement à] l'acceptation de la vérité historique par les Allemands après Nuremberg, de nombreux Hutus se crispent sur un réflexe d'auto-défense... qui consiste à nier la réalité et la spécificité abominable du génocide des Tutsis ou à le mettre en balance avec un autre génocide dont ils seraient victimes depuis 1990 ".

Il s'y ajoute les cautions extérieures et notamment celle de milieux chrétiens, exploitée de façon caricaturale. La journaliste Valérie Bemeriki n'hésite pas à mobiliser la Vierge Marie sur la RTL M le 20 mai 94 :

" La Vierge a dit récemment : " Malheur à celui qui décrochera la baratte... Cette baratte portera le malheur sur bon nombre de gens... " Mais elle rassure les Rwandais et nos forces armées devraient s'en réjouir, car elle dit qu'elles combattront, mais qu'en vérité nous aurons la victoire. Chaque fois que nous nous lèverons, Dieu sera toujours avec nous, Jésus est derrière nous, nous gagnerons la guerre. "

Tout cela est dans la ligne du " racisme de bon aloi " décrit plus haut et qui a marqué deux générations de Rwandais.

Les situation rejouée

Les crises répétées depuis 1959 (alternant en parallèle au Rwanda et au Burundi) ont nourri un engrenage infernal, celui d'une mémoire de morts. L'idéologie extrémiste est ainsi mise en situation, selon un processus de " prédiction créatrice " nourri de rumeurs, ses peurs²⁸ :

" La peur n'est pas dans le décor du drame, elle en est devenue l'acteur principal. Qu'est-ce qu'être hutu ou tutsi ? Ce n'est ni d'être bantou ou hamite, ni d'être serf ou seigneur ! C'est de se rappeler qui a tué un de vos proches il y a quinze ans ou de se demander qui va tuer votre enfant dans dix ans, chaque fois avec

une réponse différente. "29

La peur est à la fois réelle et mise en scène de manière méthodique selon un processus sorélien de conscientisation par la violence remémorée et annoncée.

Le contexte social, économique et démographique et sa lecture idéologique

Les explications "rationnelles" du génocide n'ont pas manqué. Le terrain favorable existait effectivement. La démographie présente des densités, exceptionnelles en Afrique, d'environ 300 habitants au km², les exploitations agricoles ont en moyenne moins d'un ha, 57% des Rwandais ont moins de 20 ans, et sans grand espoir d'insertion sociale correcte. Ces données s'expriment dans les innombrables jalousies locales et notamment les conflits fonciers : le voisin est un ennemi. D'autre part la place de la jeunesse est trop évidente dans le recrutement des milices. Mais pourquoi ces frustrations ont visé expressément les Tutsis. Le détour idéologique est incontournable.

La démographie elle-même a été politiquement cultivée sur le mode de "la masse", de l'invocation de la "population majoritaire", de la "paysannerie saine" (d'un point de vue chrétien) avec ses familles nombreuses. Les densités humaines ont donc été convoquées à la fois comme alibi et comme justification du bain de sang. Elles représentaient à la fois une situation extrême favorable à un radicalisme virulent et une image toute prête à servir de mise en scène : la machette devient alors l'arme paysanne par excellence³⁰, accompagnée de parures en feuilles de bananier, que revêtent même les intellectuels qui accompagnent les tueurs. Un trait champêtre est érigé en symbole de mort. Image de la haine par définition, que j'ai pu voir à Kigali en septembre 1994 : ces maisons de Tutsis du quartier de Nyamirambo, non seulement pillées, mais détruites, rasées et remplacées par un plant de bananier, tel le sel répandu par les Romains sur le sol de Carthage.

Un piège contagieux

Le débat actuel tourne autour de la justice, de la réconciliation ou de la vengeance, avec une difficulté à démêler ces paramètres d'autant plus grande que les contraintes matérielles sont énormes. La justice parfaite et rapide que demandent, non sans arrogance, des organisations humanitaires internationales est impossible. Or la justice est nécessaire, vu son rôle d'exemplarité pour identifier le crime et favoriser la reconstruction sur une mémoire assainie. Sinon on assiste à l'entretien d'une culpabilité collective, dont se couvrent les coupables effectifs pour

s'innocenter eux-mêmes et reproduire l'idéologie de la haine. L'option idéale serait peut-être celle d'une "Commission vérité" à la sud-africaine. Mais les victimes rescapées sont-elles prêtes à accepter la solution "Édit de Nantes" (ne plus évoquer les crimes du passé), alors qu'elles sont obligées de cohabiter avec nombre de leurs bourreaux ? L'exemple du Burundi depuis 1965 et la situation du Rwanda actuel montrent la force de la tentation sécuritaire tutsi et la contagion du modèle ethno-racial, en particulier au Congo, comme si le génocide faisait réussir dans les esprits la dérive même qui l'avait produit.

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

- African Rights, *Death, despair and defiance*, Londres, 1995.
- AMSELLE, Jean-Loup et M'BOKOLO, Élikia (éds.), *Au coeur de l'ethnie*, rééd., Paris, La Découverte, 1999.
- BRAUMAN, Rony, *Devant le mal. Rwanda, un génocide en direct*, Paris, arléa, 1994.
- BÜHRER, Michel, Rwanda. *Mémoire d'un génocide*, Paris, Le cherche-midi/Unesco, 1996.
- Cahiers d'études africaines*, n° 150-152, 1998 (N° spécial sur les formes de la violence).
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre, "Un 'nazisme tropical' au Rwanda ? Image ou logique d'un génocide", *Vingtième siècle*, octobre 1995, pp. 131-142.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre, "Ethnicité et politique : les crises du Rwanda et du Burundi depuis l'Indépendance", *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 181, printemps 1996, pp. 111-124.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre, "Interprétations du génocide de 1994 dans l'histoire contemporaine du Rwanda", *Clio en Afrique*, juin 1997, <http://www.up.univ-mrs.fr/~wclio-af>
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre, *Le défi de l'ethnisme*, Karthala, 1997.
- CHRÉTIEN, Jean-Pierre, DUPAQUIER, Jean-François, KABANDA, Marcel, NGARAMBE, Joseph, *Rwanda. Les médias du génocide*, Karthala, 1995.
- DESTEXHE, Alain et FORÊT, Michel (éds.), *De Nuremberg à la Haye et Arusha*, Bruxelles, Bruylant, 1997.
- DUPAQUIER, Jean-François, dir., *La justice internationale face au drame rwandais*, Karthala, 1996.
- Human rights watch et FIDH, *Aucun témoin ne doit survivre. Le génocide au Rwanda*, Paris, Karthala, 1999.
- Temps modernes*, n° 583, juillet 1995 (N° spécial sur "les politiques de la haine. Rwanda, Burundi. 1994-1995").
- VERDIER, Raymond, et al. (dir.), *Rwanda. Un génocide du XXe siècle*, L'Harmattan, 1995.

VIDAL, Claudine, " Le génocide des Rwandais tutsis : cruauté délibérée et logiques de haine ", in HÉRITIER, Françoise (éd.), *De la violence*, Paris, Odile Jacob, 1996, pp. 325-366.

Notes :

1. Trait souligné par Vidal, Claudine, " Le génocide des Rwandais tutsi : cruauté délibérée et logiques de haine ", in Héritier, Françoise éd., *De la violence*, Paris, 1996, pp. 358-359.
2. Voir Ntahombaye, Philippe, *Des noms et des hommes*, Paris, 1983, pp. 188-215.
3. Contrairement à la définition de Vidal, Claudine, *op. cit.*, 1996, p. 331.
4. Voir Chrétien, Jean-Pierre, " Ethnicité et politique : les crises du Rwanda et du Burundi depuis l'Indépendance ", in *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 181, printemps 1996, pp. 111-124.
5. Pour paraphraser Maalouf, Amin, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1999.
6. Kagabo, José, " Après le génocide. Notes de voyage ", *Les Temps modernes*, n° 583, juillet-août 1995, p. 111.
7. Citations dans : Chrétien, Jean-Pierre, *Le défi de l'ethnisme*, Paris, 1997, et Chrétien, Jean-Pierre et alii, *Rwanda. Les médias du génocide*, Paris, 1995.
8. Voir *Bene Sebahinzi*, " Les fils du Père Défricheur " in Chrétien, Jean-Pierre et al., *op. cit.*, 1995, pp. 345-355.
9. Chrétien, Jean-Pierre, " Mythes et stratégies autour des origines du Rwanda (XIXe-XXe siècles) : Kigwa et Gihanga, entre le ciel, les collines et l'Éthiopie ", in Id. et Triaud, Jean-Louis (éds.), *Histoire d'Afrique. Les enjeux de mémoire*, Paris, 1999, pp. 281-319.
10. Sasserath, Jules, *Le Ruanda-Urundi, étrange royaume féodal*, Bruxelles, 1948.
11. Piron, M., " Les migrations hamitiques ", *Servir*, IX, 1948, pp. 280-283.
12. RTLM : Radio-Télévision Libre des Mille collines.
13. Chrétien, Jean-Pierre, et al., *op. cit.*, 1995, pp. 362-374.
14. Thierry De Smedt dans *Antipodes*, juillet 1997 (cité par Braeckman, Colette, *L'enjeu congolais*, Paris, Fayard, 1999, pp. 225-226).
15. Corbin, Alain, *Le village des " cannibales "*, Paris, Flammarion, 1990.
16. Titre de la traduction française de l'enquête magistrale des associations Africa Watch et FIDH, rédigée par Alison Des Forges et publiée en 1999 chez Karthala.
17. Voir l'enquête de *African Rights* et les témoignages publiés dans Bührer, Michel, *Rwanda. Mémoire d'un génocide*, Paris, 1996.
18. Celui du journaliste Kantano Habimana sur la RTLM, dans le style des reportages sportifs.
19. Par exemple à Kibuye, sur les montagnes proches du lac Kivu, les témoignages du médecin allemand Wolfgang Blam (traduit in Chrétien, Jean-Pierre, *Le défi de l'ethnisme*, Paris, 1997, pp. 101-121) et du R.P. Gabriel cité par Poincaré, Nicolas, *Rwanda. Gabriel Maindrone. Un prêtre dans la tragédie*, Paris, Ed. de l'Atelier, 1995.

20. Bührer, Michel, *op. cit.*, p. 43.
21. Longman T., " Genocide and socio-political change : massacre in two Rwandan villages ", *Issue*, 1995, 2, pp. 18-21. Claudine Vidal utilise curieusement cette étude pour tenter de démontrer le contraire sur l'initiative paysanne (Vidal, Claudine, " Question sur le rôle des paysans durant le génocide des Rwandais tutsis ", *Cahiers d'études africaines*, n° 150-152, 1998, pp. 331-345).
22. African Rights, *Death, despair and defiance*, Londres, 1995, pp. 290-315.
23. CDR, Coalition pour la défense de la République.
24. " Une philosophie pour *Dialogue* ", n° 121, mars-août 1987, pp. 21-31.
25. Malkki, Liisa, *Purity and exile. Memory and national cosmology among Hutu refugees in Tanzania*, Chicago, 1995.
26. Contenu des témoignages recueillis aussi auprès de réfugiés rwandais à Brazzaville, en 1997.
27. Article de Dominique Évrard, paru en juillet 1995.
28. Comme en France en 1870 on pouvait rejouer 1792 : cf. Corbin, Alain, *op. cit.*
29. Chrétien (Jean-Pierre), " Le clivage ethnique. les jeux du pouvoir, de la peur et de la 'race' ", p. 51 (in Id. et al., *La crise d'août 1988 au Burundi, Cahiers du CRA* n° 6, Paris, 1989).
30. Voir le stupéfiant éloge de la machette livré par un linguiste hutu, Eugène Shimamungu dans un mémoire de DEA de l'Université de Lille III en 1995, cité in Chrétien, Jean-Pierre, *op. cit.*, 1997, pp. 220-221.
31. Alison Des Forges a fourni la preuve du caractère conscient de ce montage de propagande par les leaders du *Hutu power* : cf. Human rights watch et FIDH, *Aucun témoin ne doit survivre. Le génocide au Rwanda*, Paris, 1999, pp. 81-83.
32. les Bahutu sont " mal préparés ", écrivait en janvier 1959 Aloys Munyangaju : cf. Nkundabagenzi, Fidèle, *Rwanda politique, 1958-1960*, Bruxelles, 1962, p. 53.